

Au temps des expéditions et des colonnes de pénétration de l'Ouest-Africain :

les médecins « coloniaux » de la Marine au Sénégal et dans le Haut-Fleuve

Joël Le Bras (Bx 58)

6^e Partie : Des colonnes « Borgnis-Desbordes » à la colonne « Combes » (1880-1885)

La décennie 1880-1890 est marquée par la fin définitive du « tour colonial » des médecins et pharmaciens de la Marine des colonnes de pénétration.

Pour la dernière fois ils partiront outre-mer, selon les besoins, au triple titre d'officiers de santé de :

- la guerre, avec les premières unités indigènes chargées des opérations de sécurité et de pacification dans les territoires déjà organisés en colonies (exemple des tirailleurs sénégalais ou soudanais). Les grades sont ceux du ministère de la Guerre,

- la Marine, au sein des troupes de marine participant aux expéditions militaires outre-mer,

- la Marine encore, cette fois donc au titre du « tour colonial », soit dans les établissements de soins et les services dépendant du sous-secrétariat d'État aux colonies, alors rattaché au ministère de la Marine, soit lors des campagnes de pénétration dans le cadre des colonnes et des postes de l'intérieur.

Dans ces deux derniers cas, ils gardent leur spécificité et donc leurs grades de la Marine.

1 – Campagne 1880-1881 : (1^{re} colonne de pénétration)

Elle est conduite par le lieutenant-colonel artillier polytechnicien Borgnis-Desbordes,

par ailleurs commandant du Haut-Sénégal depuis le 6 septembre 1880. Elle est dirigée en priorité contre le sultan toucouleur Ahmadou qui détient toujours à ce moment précis Galliéni et ses trois compagnons dont le médecin-auxiliaire Tautain. L'empire d'Ahmadou, dont le noyau initial est dans le Fouta Toro, compte alors à l'est les anciens royaumes bambara de Ségou et peul du Macina, conquis de haute lutte, et à l'ouest le Kaarta (et ses trois citadelles de Nioro, Koniakary et Diala) et les forteresses isolées de Dinguiraye, Koundian et Mourgoula. Le problème majeur d'Ahmadou qui réside alors à Ségou est de n'avoir pu asservir le Bélédougou bambara, ce qui le coupe notamment du Kaarta. Il craint que par représailles, après « l'affaire Galliéni », les Français tentent de faire de cette terre bambara un protectorat qui sonnerait le glas de ses ambitions en vue d'unifier son empire. Dans un premier temps, Borgnis-Desbordes a décidé d'impressionner Ahmadou en érigeant un fort à Kita, face à Mourgoula, et en validant le traité signé par Galliéni et le tokouta malinké du Fouladougou. Il lance par ailleurs la mission topographique du commandant Derrien sur le trajet déjà reconnu par le lieutenant Vallière entre Kita et le Haut-Niger (vers Sirigui).

La colonne, sans troupes de marine, compte 410 hommes dont deux compagnies de tirailleurs, un peloton de spahis, une batterie de quatre pièces de montagne, la nouvelle compagnie d'ouvriers d'artillerie du capitaine Archinard, chargée de la construction du fort de Kita (lequel sera terminé en mai 1881). Le convoi compte en outre



Colonne en marche : pont suspendu du Kokoro, affluent du Bakhoy près de Niagassola. (Janvier 1888 – Dessin de Riou).



Les forteresses toucouleurs du Haut-Sénégal.

300 mulets et le double d'ânes, en plus des porteurs habituels. Le chef du Service de Santé est le médecin de 1^{re} classe Martin-Dupont, qui, à ses débuts dans la Marine, avait imposé à bord des bâtiments l'usage de la brosse à dents. À ses côtés, on citera le M2 Faucon, qu'on laissera en route au fort de Kita, d'où il sera rapatrié en 1882 pour venir mourir de bilieuse hématique à l'ambulance de Kayes. Le M2 Colin, venu des Tirailleurs, est d'abord affecté à Bakel avant de passer au fort de Médine. En raison de l'épidémie de fièvre typhoïde qui règne à Kayes en cette fin 1880, la colonne ne repart de Médine que le 9 janvier 1881 et arrive à Kita le 7 février. Les Foulinkés du Borgo voisin ayant refusé de fournir du bétail, malgré le traité de protectorat signé par Tautain l'année précédente, voient leur tata attaqué le 11 février par le capitaine Voyron des tirailleurs.

C'est le combat de Goubanko où les Français perdent 5 tués et 24 blessés. Épuisé et malade, le capitaine des spahis Marchi meurt le lendemain malgré les soins de Martin-Dupont. Goubanko est rasé. Inquiet de

la détermination française, Ahmadou libère Gallieni et ses compagnons. La colonne sécurise la région, protégeant l'installation de la ligne télégraphique et entamant la construction du fort. Les relevés de la mission topographique permettent d'envisager l'édification d'un nouveau fort plus au sud à Niagassola, sur la piste du Niger. La colonne rentre en juin à Kayes non sans signaler sa présence à la citadelle toucouleur de Mourgoula, devant laquelle elle se contente de défilé. À Kita, elle a laissé en place la 1^{re} compagnie de tirailleurs du capitaine Monségur, premier chef de poste, deux pièces d'artillerie et le M2 Aimable Faucon. Désormais trois forts jalonnent la route vers Bamako au-delà de Kayes : le vieux fort de Médine, Kita et, entre les deux, celui de Bafoulabé, au confluent du Bafing et du Bakhoy, achevé en 1879.

Suite au texte du 14 février 1881 autorisant les travaux de la première section du chemin de fer Kayes-Bafoulabé, le capitaine de vaisseau Lanneau qui, en avril a remplacé Brière-de-l'Isle comme gouverneur du Sénégal,



Brèche de Goubanko, pris d'assaut par les Français le 11 février 1881. (Dessin de Taylor, d'après une photographie du capitaine Delaneau).

fait acheminer dès juillet, en profitant de la saison des pluies, le matériel nécessaire pour cette entreprise. En partant, Brière de l'Isle a émis des doutes sur l'utilité immédiate, au point de vue économique et commercial, de la titanique réalisation qui est en train de voir le jour : raisonnablement, il pense que ce chemin de fer à voie étroite, type Decauville, servira surtout aux besoins des campagnes militaires. Ce qui sera effectivement le cas jusqu'à la fin du siècle.

Indépendamment de la première campagne de pénétration, le gouvernement français a chargé le 11 mars 1881, l'ex-M1 Bayol, qui a quitté la marine pour l'administration coloniale, de passer un traité de protectorat avec l'almany peul du Fouta Djalon Hamadou, dans le but de protéger le commerce caravanier entre le Haut Sénégal et nos possessions des Rivières du Sud. Avec Noiro, un acteur comique des Folies Bergères (!), il quitte Boké sur le Rio Nunez (comme l'avait fait René Caillié plus de cinquante ans avant). Le 14 juillet 1881, il signe avec l'Almany le traité de paix de Timbo. Bayol rentre par Médine. Déjà, Borgnis-Desbordes y prépare sa deuxième campagne. En 1883, Bayol deviendra gouverneur des Rivières du Sud, future Guinée.

2 – Campagne 1881-1882

Le premier objectif fixé à Borgnis-Desbordes est de renforcer la ligne des forts jusqu'à Kita en construisant un nouveau à Badumbé, en amont de Bafoulabé. Les travaux seront entrepris dès le 31 décembre 1881, tandis que les traités de protectorat seront passés avec les chefs des petits états de la région. Pour le chemin de fer dont la première traverse a été posée à Kayes le 20 novembre, Borgnis-Desbordes s'est vu attribuer les manœuvres et terrassiers chinois du « Coolie Trade » (venus des États-Unis), plus adaptés aux travaux de ballastage que la main-d'œuvre locale qui se signale par un « fonds irréductible d'indolence » et « déserte vers les champs au moment des semailles et des récoltes ». Malheureusement pour l'avancée des travaux, la première équipe de cadres de l'ingénieur Arnaudeau sera décimée par « la malaria, la dysenterie, l'épuisement et le vomito-négre », dont une épidémie a éclaté fin 1881 à St-Louis, se propageant sur le fleuve par les avisos et les chalands de transport. Des onze membres de l'équipe européenne, dix périront. Seul survivra le conducteur des travaux Jégou. En juin 1882, la ligne ne compte que 20 kilomètres. La colonne a une composition identique à la précédente, les renforts en soldats de marine étant restés en métropole à l'annonce de l'épidémie de fièvre jaune. Le Service de Santé est toujours dirigé par le M1 Martin-Dupont, avec comme adjoint le M2 Reynaud, venu des tirailleurs et qui a préféré le service colonial « à terre » à



Samory.

l'embarquement, « pour cause de mal de mer ». Il sera évacué en fin de campagne pour fièvre paludéenne et anémie. Le M2 Dupouy a été placé à l'ambulance de Kayes après avoir survécu à la fièvre jaune à son arrivée à St-Louis. Plus tard, il sera le premier à décrire l'aïnhum, affection mystérieuse entraînant l'amputation spontanée des orteils. Il se distinguera sur place par ses travaux météorologiques qui lui vaudront la médaille d'or de la « Revue coloniale ». Quant au médecin de 2^e classe auxiliaire Georges Colin, il sera détaché au départ à la mission topographique qui prospecte alors deux parcours depuis Kita, toujours vers le sud, l'une via Niagassola avec le capitaine Delanneau, l'autre vers l'est et Koundou, sur la route suivie naguère par Galliéni. Le capitaine Henri qui la commande a aussi pour mission de tâter le terrain auprès des Bambaras du Bélédougou dont on pense qu'un jour, en se mettant au service de la France, ils pourraient nous être très utiles contre Ahmadou. Borgnis-Desbordes n'a-t-il déjà pas dit à leur propos : « Ils ne sont pas musulmans. Ne saurions-nous rien faire d'eux, eux que la religion du Prophète n'a pas figés dans un immobilisme sans remède ? »...

À noter que sur l'avis fluvial « Écureuil » qui, en novembre 1881, escorte le convoi de matériel et la cavalerie de la nouvelle campagne jusqu'à Kayes, opère le M2 Louis Duplouy (fils de Charles, ancien directeur du Service de santé de la Marine) qui assurera avec abnégation et stoïcisme l'évacuation sur St-Louis des victimes de fièvre jaune dans les postes du Bas-Fleuve.

Partie de Médine en décembre 1881, la colonne atteint Badumbé le 1^{er} janvier 1882 et y laisse la compagnie d'ouvriers d'Archinard, avant d'atteindre Kita le 7 janvier. Le capitaine Monséur signale aussitôt à Borgnis-

Desbordes qu'un animiste malinké devenu musulman, s'étant auto-proclamé roi du Ouassoulou, a mis le siège devant le gros marché de Keniera de l'autre côté du Niger. Son nom est Samory. Monséur signale avoir envoyé sur place un détachement afin de connaître ses intentions. Le sous-lieutenant indigène Alakamassa, qui le commandait, a été fait prisonnier mais a pu s'enfuir et signaler que Samory cherche à s'emparer du Bouré et du Manding méridional, rive gauche du fleuve. Niagassola, prévu pour y construire un nouveau fort serait dès lors menacé. Le 11 février, Borgnis-Desbordes fait partir le gros de sa colonne vers le sud, jusqu'à la faire traverser le Niger en pirogues « réquisitionnées » et aussi à gué, à hauteur de Falaba (15 février). Borgnis-Desbordes déclarera à cette occasion : « Nous avions dit un jour que nous devions aller au Niger. Aujourd'hui, nous disons : Nous y sommes ! ». Le capitaine Delanneau en profite pour terminer le relevé de l'axe Niagassola-Falaba. La colonne s'empare, au canon, de Keniera, le 22 février, mais Samory a pu s'enfuir, laissant derrière lui deux cents cadavres égorgés et à demi-carbonisés. Le retour se fera sous le harcèlement des cavaliers malinkés de Fabou, frère de Samory, passé en force rive gauche du Niger. Le peloton de spahis est accroché à plusieurs reprises et le lieutenant De Melville, qui le commande, blessé. Faisant le point avec son état-major à Kita, Borgnis-Desbordes doit se rendre à l'évidence : nos troupes ont perdu le contrôle du Bouré et des deux Manding. La route du futur chemin de fer par le sud n'entre plus dans les visées du commandement. Celle de l'est, via Koundou, devient la priorité, tout comme le passage de la ligne télégraphique qui a déjà atteint Kita. Il ne manque plus que le traité avec le Bélédougou bambara.

Borgnis-Desbordes est de retour à Kayes le 14 juin. Il y apprend notamment le décès de M2 Faucon. Il y apprend aussi que le « Haut-Sénégal » a vécu et que l'on doit désormais parler de « Haut-Sénégal et Haut-Niger ». Le message venu de Paris via Saint-Louis, le reconduit par ailleurs dans ses fonctions.

3 – Campagne 1882-1883

Malgré la pression nouvelle exercée par Samory, l'objectif de cette nouvelle campagne est clair : s'emparer de Bamako, ville-carrefour de tous les peuples du Haut-Niger, malinké, toucouleur, bambara...le tout pour obéir aux ordres du gouverneur du Sénégal Servantius qui a remplacé Vallon, en évitant au maximum le contact avec Samory et en ralliant les Bambaras à notre cause. Cette fois, les soldats de marine sont présents avec les deux compagnies des capitaines Piétri et Combes, tandis que le chef de bataillon Boilève commande le demi-bataillon de tirailleurs, à deux compagnies aussi. Outre la compagnie d'ouvriers, Archinard est à la tête



Georges Charles Émile Colin (Soc. Géo.).

de la batterie de pièces de « 4 » et de la section de mulets d'artillerie. Le peloton de spahis est aux ordres du lieutenant Poli, la brigade topographique à ceux du capitaine Bonnier qui, en fin de campagne, établira la première véritable carte du « Haut Sénégal et Haut Niger ». Le Service de Santé est dirigé par le M1 Dupouy, qui, au cours de cette campagne, mettra en évidence les pouvoirs maléfiques du « korté », extrait des feuilles d'un arbre de savane et utilisé par les guerriers et les griots du Fouladougou et du Bélédougou, pour enduire leurs flèches. Les M2 Raynaud et Colin sont toujours présents. Les M2 Laferrière, Dedet, et Ferri complètent l'effectif, tandis que l'ex-M1 Bayol est prévu pour passer des traités d'alliance avec les Bambaras. Avec le lieutenant Quiquandon, il mènera à bien sa mission entre le 16 avril et le 28 mai 1883, recrutant même les premiers tirailleurs auxiliaires « soudanais ». À l'issue, Bayol est prévu pour être le premier résident de Bamako. Sont enfin présents au sein du Service de Santé, le M2 Crambes pour le fort de Bafoulabé, et les vétérinaires Descamps, Griffault et Wackman, répartis entre Kayes et la colonne. Une nouvelle épidémie de fièvre typhoïde à Kayes et une épizootie qui « met momentanément les spahis à pied », obligent les 562 combattants réguliers de la colonne à partir de Sabouciré, près de Médine. À Kita, Borgnis-Desbordes apprend que les Toucouleurs de Mourgoula se sont mis à piller les caravanes. Les marsouins de Combes s'emparent de leur chef Abdallah et le forcent à s'exiler à Nioro, capitale toucouleur du Kaarta. Le tata de Mourgoula est rasé et le Birgo toucouleur placé d'office sous notre protectorat. Le ministre de la Marine De Jaureguiberry fait savoir à Borgnis-Desbordes, via le gouverneur du Sénégal, qu'il désapprouve cette initiative intempestive. Le 16 janvier, la colonne, partie vers l'Est, atteint Daba où le

chef bambara Naba veut lui barrer la route. Les marsouins de Combes, nouveau chef de bataillon, et les tirailleurs du lieutenant Picard, enlèvent la position au prix de quatre tués dont le lieutenant (assisté dans ses derniers instants par le M1 Dupouy) et de cinquante blessés. Combes fera preuve à cette occasion d'un zèle excessif, ce qui lui vaudra de la part des Bambaras le surnom de « Coumbo » (l'impitoyable). À Dio, Borgnis-Desbordes se fait restituer les « pierriers et espingoles » pris naguère à Galliéni. Le Bélédougou se dit prêt à négocier. Le 31 janvier, la colonne entre sans résistance dans Bamako où, le 7 février, sont entamés les travaux du fort, à 500 mètres au nord-ouest du village. Dans une boîte de conserve, on dépose quelques pièces de monnaie et une feuille de papier avec les noms du Président de la République, du ministre de la Marine, du gouverneur du Sénégal et du capitaine Archinard, « bâtisseur ». La ligne télégraphique a suivi, reliant désormais Bakel à Bamako sur 700 kilomètres. Borgnis-Desbordes est promu au grade de colonel.

C'est alors que Samory se manifeste à nouveau. Début avril, les sofas de son frère Fabou, partis de Nafadié dont ce dernier a fait son nouveau fièf (Manding méridional), entendent barrer le retour de la colonne au poste du télégraphe de Guinina. La route est dégagée par les marsouins de Piètri, aidés d'une pièce de « 4 » de montagne. Le télégraphe, un moment coupé, est rétabli. Mais Fabou a réuni de nouvelles troupes et vient mettre le siège sous Bamako, dégagé au canon. Fabou s'enfuit dans le Manding, poursuivi par les deux colonnes volantes de Pétri et Boilève. Nafadié est occupé et Fabou repasse le Niger avec ses sofas. Depuis Bamako, dont il est le premier administrateur, Bayol, accompagné du lieutenant Quiquendon, part dans le Bélédougou consolider les traités d'alliance avec les Bambaras, poussant même jusqu'à Nyamina sur le Niger. Le 27 avril, Borgnis-Desbordes quitte Bamako où il laisse la 2^e compagnie de tirailleurs (capitaine Grisot) et le peloton de spahis, avec l'aide vétérinaire Koerper. La colonne est au bord de l'épuisement, ayant perdu un tiers de ses effectifs (paludisme, dysenteries, coup de chaleur, plus les blessés et tués des combats de Daba et Guinina). À Kayes, on estime que les pertes, chez les seuls soldats de marine, s'élèvent à 28 %. Le M2 Raynaud fait partie des évacués sur Kayes, puis St-Louis, puis la France.

Devant la réduction des crédits (au profit du Tonkin et de Madagascar) et, partant, le report de la construction du fort de Siguiri, indispensable au contrôle des caravanes traversant le Niger à ce niveau, Borgnis-Desbordes renonce à une 4^e campagne, cédant son commandement au chef de bataillon Boilève le 28 août 1883.

En France, qu'il a rejoint prématurément pour soutenir sa thèse sur la géographie médicale du Haut-Sénégal, le M2 Colin s'est vu confier par le ministère de la Marine une mission d'exploration économique des centres aurifères du Bambouk, sur le cours de la Falémé. De retour à Bakel, il quitte ce poste le 25 juillet, avec une faible escorte. Il visite les mines de Niagalla et Solé et signe un traité d'exploitation commerciale avec les chefs locaux, notamment celui du Diébédougou. De retour à Bakel le 25 mars 1884, Colin rédige un rapport au Ministre ainsi que des articles dans plusieurs revues. Constatant que ses révélations sur les richesses du Bambouk trouvent finalement peu d'échos, il démissionne et se lance à son compte en créant une société commerciale qui périlitera. On ignore la suite de ses aventures, même si on sait qu'à plus de 40 ans, il sollicitera – en vain – sa réintégration dans le Corps de Santé.

Le bilan de Borgnis-Desbordes est globalement positif en ce sens qu'il réunit le premier les deux grands fleuves de l'Ouest-africain, créant entre les deux un couloir à peu près sécurisé jalonné de forts. Le premier et dernier commandant du « Haut-Sénégal et Haut-Niger » (qui changera de nom en 1884) aura aussi révélé les ambitions inquiétantes de Samory, crispé l'attitude d'Ahmadou (attendant toujours les armes promises par Galliéni et ulcéré par le fait que la France s'est permise de passer directement des traités avec ses vassaux, sans en référer à lui) et rallié les Bambaras.

Quant au chemin de fer il n'a parcouru que 54 kilomètres entre Kayes et le poste de Diamou.

4 – Campagne 1883-1884

Quand il prend la tête de la 4^e campagne, Boilève subodore qu'il aura à se garder sur deux fronts, celui d'Ahmadou, coupé de l'ensemble de ses possessions de l'Ouest (Kaarta, Dinguiraye, Koundian), sans parler de la perte de Mourgoula, et celui de Samory, humilié d'avoir échoué devant Bamako et d'avoir perdu le Manding méridional. Il espère cependant profiter de la rivalité entre les deux hommes, Samory harcelant les guerriers d'Ahmadou jusqu'à sa capitale, Ségou, ce qui va obliger bientôt le sultan toucouleur à se réfugier dans le Kaarta, en laissant derrière lui son fils Madani. À Nioro, Ahmadou va du même coup entrer en conflit avec son propre frère, Mountaga, régnant jusqu'ici sur le Kaarta. Attaqué à son tour par Samory, battu à Sanankoro, Madani doit abandonner à son ennemi le Banan et le Banenko toucouleurs et fuir dans le Macina. Mais, fort de ses victoires, Samory a décidé parallèlement de profiter de la relative faiblesse des garnisons françaises d'au-delà le Bakhoy en temps d'hivernage, pour envoyer ses frères Fabou et Malinkamory réoccuper le Bouré et le Siéké et même créer



Bamako.

une place forte avancée à Balankoumakana dans le Manding. Le capitaine Grisot, depuis Bamako, a proposé à Samory de négocier. Celui-ci a refusé. Cette tentative de conciliation émanait en fait du gouverneur lui-même, qui avait demandé à Boilève d'éviter le contact avec l'almany et de renoncer pour le moment à la « colonisation en marchant ».

La colonne « Boilève » se met en place au nouveau fort de Badumbé début janvier 1884, amputée d'une compagnie d'infanterie de marine, terrassée dans Kayes par les « fièvres ». D'autres cas de défection ont lieu dès le départ, mettant à l'épreuve le service d'ambulance qui rapatrie de nombreux malades vers l'arrière. Le Service de Santé est aux ordres du M1 Bellamy, ancien médecin de l'Armée de la Loire sous Chanzy, du service de l'immigration indienne entre Pondichéry et la Guadeloupe, titulaire de la légion d'honneur pour avoir combattu une épidémie de fièvre jaune à la Martinique. À ses côtés, on trouve les M2 Crambes, Collomb et Guirriec, les aides médecins Lafage, Laferrière et Lota étant destinés aux infirmeries des forts. Ainsi Lota doit-il rejoindre Kita. En fin de campagne, le M2 Guirriec, affecté à l'île de Gorée, y mourra de bilieuse hématurique le 1^{er} octobre 1884. Collomb aura une brillante carrière, essentiellement coloniale, devenant directeur du Service de Santé des troupes coloniales (1910-1912). À sa retraite en 1919, il comptera 44 ans de service actif dont 32 de campagne. Le chef du service vétérinaire de colonne est le vétérinaire en 2^e Bourges, aidé de Koerper, Dupuy et Ferré.

À Koundou, Boilève a laissé la compagnie d'ouvriers pour la construction du nouveau fort, avant d'arriver à Bamako sans encombre majeur hormis la formation d'un nouveau convoi de malades vers l'arrière, confié à un autre malade, l'aide-vétérinaire Koerper.

À Bamako, Boilève a reçu mission de préparer l'arrivée des pièces détachées de la première canonnière du Niger. Celles-ci suivent à distance, portées à dos d'hommes et de mulets depuis Kayes pour y être déposées au futur port de Mananbougu, près de Koulicoro. L'enseigne de vaisseau Froger a été chargé du remontage, lequel est achevé le 1^{er} mai 1884. La canonnière « Niger » est la première à flotter sur les eaux du fleuve.



État-major de la 4^e colonne. 1 : Lieutenant Quiquandon, 2 : M1 Bellamy, 3 : Chef de bataillon Boilève, 4 : Capitaine Delanneau.



Montage de la canonnière Niger, Bamako, 1884 ; l'officier français est l'enseigne de vaisseau Froger. (Archive S.H.A.T.).

Prévue pour fonctionner au charbon (plus tard on utilisera du bois), il faudra, avant de la faire fonctionner, faire venir aussi le combustible de St-Louis. Durant l'hivernage, Froger sera remplacé par l'enseigne de vaisseau Davoust. Au retour, via le Bouré, on ne notera qu'un seul véritable accrochage avec les sofas malinkés aux approches de Niagassola, les cavaliers de Samory étant dispersés par les marsouins de Combes, sans pertes notables parmi ces derniers.

Le grand problème de cette colonne fut la maladie qui décima littéralement ses rangs. Très fatigué et miné par les fièvres, Boilève demandera dès son retour à Kayes, à être relevé par le chef de bataillon Combes. Le gouvernement français accédera à son souhait, désignant son ancien second comme commandant supérieur – par intérim, vu le caractère récent de sa promotion – du « Haut Fleuve », appellation remplaçant celle de « Haut-Sénégal et Haut-Niger ». Avant de quitter Kayes, Boilève signera le texte entérinant le remplacement des Chinois du chemin de fer par des ouvriers et manœuvres marocains, « mieux adaptés au climat ». Il rédigera aussi une note indignée au ministère de la Marine pour se plaindre du M2 Colin qui a omis de lui signaler qu'il avait passé un traité de protectorat avec le chef du Diébédougou, protectorat qu'il n'a pas pu de ce fait entériner. Cette note jouera un rôle dans la démission de Colin.

5 – Campagne 1884-1885

Encouragé par la campagne attentiste de Boilève, Ahmadou reprend des forces dans le Kaarta, et les sofas de Samory créent un grand climat d'insécurité dans les vallées du Niger et du Bakoy, mettant à mal nos traités de protectorat. Pourtant, la consigne donnée

à Combes est la même que celle donnée à Boilève : « Pas d'initiatives intempestives risquant d'amener des affrontements avec Ahmadou ou Samory ». Le problème c'est que Combes n'est pas Boilève. Foncéur de nature, il espère en découdre avec ces derniers, quitte à provoquer des incidents pour justifier la riposte. En décembre 1884, il rassemble ses 450 « réguliers » au poste de Diamou. Les marsouins sont aux ordres du capitaine Hacquart, les tirailleurs à ceux du capitaine Louvel et du lieutenant Peroz, les ouvriers d'artillerie (pour les forts de Koundou et de Niagassola) à ceux du capitaine Chanteaume, le peloton de spahis à ceux du lieutenant Harmand. La brigade topographique est dirigée par le commandant Monteil, aidé des lieutenants Binger, Quiquandon et Ménard : elle dressera à cette occasion une carte détaillée au 1/750 000 du Haut-Fleuve.

Le Service de Santé a toujours le M1 Bellamy à sa tête, assisté des M2 Crambes et Lota, du pharmacien auxiliaire Lourdeault, de l'aide-médecin Lafage, affecté deux campagnes plus tard à Koundou et où, ayant à soigner Binger d'une « fièvre avec menace d'accès bilieux », il lui prescrira bains tièdes et quinine, le mettant à la diète « hormis une jatte renouvelable de dolo à volonté... Le soir, remis miraculeusement sur pied, Binger « dînera d'une soupe aux choux et d'une tranche d'antilope sauce chasseur » ! Pour la première fois, la plupart des forts se verront affecter des médecins, Plouzané avec Lacarrière à l'ambulance de Kayes, Branellec à Kita, relevant Lota qui passe à Niagassola, Jollet à Koundou, Durand à Bafoulabé, Rousseau à Bamako avec le vétérinaire en 2^e Falgeras, qui décèdera de bilieuse l'hivernage suivant.

La colonne est à Kita fin janvier 1885, puis à Koundou trois semaines plus tard. La réputa-

tion de Combes amène Samory à se replier prudemment vers le Niger. Combes lance alors une colonne volante à sa poursuite, jusqu'à Siguiri, atteint sans rencontrer le moindre sofa. Combes décide quand même de déployer ses troupes rive gauche. Hacquart envoie sa compagnie de marsouins à Nafadié (lieutenant Dargelos) et à Kangala (capitaine Louvel avec le M2 Crambes). Combes part lui-même sur Bamako et y installe le capitaine Delanneau avec le M2 Rousseau. Le lieutenant de vaisseau Davoust est toujours à Koulikoro, affairé sur le « Niger » à y installer des cabines, une soute, des abris de pont antisoléil, et à transformer le moteur à charbon en moteur à bois, tout en permettant au bateau de dépasser les cinq nœuds nécessaires pour contrecarrer la vitesse du courant !

À Nafadié, Louvel, qui s'y est replié, et Dargelos sont informés que les troupes de Samory sont à nouveau sur la rive gauche, avec l'intention de leur barrer la route du fort de Niagassola en construction. Les Français se répartissent alors dans les trois localités de Nafadié, Bougourou et Sétiguia. Sans crier gare, les sofas de Malinkamory se jettent sur Sétiguia, forçant le lieutenant Bernard à se replier jusqu'à Komodo où se déclenche un violent combat. Le détachement est sauvé par l'arrivée de Louvel, venu de Bougourou avec le M2 Crambes, ce dernier ayant dû un moment faire le coup de feu contre l'ennemi pour défendre et ramener la quinzaine de blessés restés sur le terrain. À peine les Français se sont-ils repliés sur Nafadié que le village est cerné par les cinq mille sofas de Fabou. La garnison, vite privée d'eau et de vivres, résistera plusieurs jours, avant que Louvel prenne la décision de tenter une sortie avec blessés et malades. En vain. Cinq jours plus tard, le lieutenant Bernard et cinq marsouins sont déjà morts d'épuisement et de privations. Combes

qui a quitté Bamako, est à Koundou. Il apprend la situation dramatique de sa compagnie et décide d'intervenir. Le 10 juin il est à Nafadié avec ses tirailleurs et ses spahis et délivre la place avant de l'évacuer, ce qui l'amènera à livrer deux nouveaux combats, le 12 juin à Dougoukoto et le 14 à Kokoro, au prix de plusieurs morts et blessés. Le 15 il laisse à Niagassola une garnison renforcée (une compagnie de tirailleurs, plus celle d'ouvriers et une demi-batterie d'artillerie, le tout aux ordres du lieutenant Peroz et avec le M2 Lota. La garnison s'apprête à vivre une rude saison des pluies et un non moins rude hivernage. Des 113 hommes de la compagnie de marsouins ramenée à St-Louis, seuls 32 rentreront indemnes en France. Une quarantaine sont morts entre Bamako et St-Louis, autant ont été évacués de l'intérieur dont le M2 Crambes qui ne quittera l'hôpital de St-Louis qu'en octobre 1885. Désavoué pour ses erreurs, Combes sera remplacé par le lieutenant-colonel Frey.

À Paris, le gouvernement Brisson a remplacé le 6 avril 1885 le gouvernement Ferry, démissionnaire après la défaite de Langson en Indochine. Malgré une opinion publique plus favorable à un retour de l'Alsace-Lorraine dans le giron de la mère-patrie qu'à une nouvelle aventure au Soudan, Brisson décide quand même d'augmenter les crédits et les effectifs de Frey par rapport à ceux de Combes, au motif de régler au plus tôt les cas « Ahmadou » et « Samory ». C'est son gouvernement qui crée aussi le 28 avril le premier sous-secrétariat d'état aux colonies (Armand Rousseau) mais dans le cadre du ministère de la Marine de l'amiral Galiber. Le même Brisson sera aussi à l'origine, le 24 juin 1885, du nouveau statut des médecins de marine dont on retiendra notamment que le doctorat redevint nécessaire pour se présenter au concours des médecins de 2^e classe, ce qui a pour conséquence de repeupler les ports d'aides-médecins qui y préparent leur thèse, et de recruter pour l'outre-mer de nouveaux auxiliaires (ou

de prolonger sur place des M2 non thésés, en vue d'un ou de deux nouveaux séjours). Les démissions vont pleuvoir dont celle de Crambes en 1886, officiellement pour raison de santé.

C'est durant cette période (15 novembre 1884-février 1885) que se tient aussi la fameuse Conférence de Berlin entre nations colonisatrices, l'objectif étant d'aplanir les conflits en cours ou de limiter ceux à venir dans le cadre d'un partage « équitable » de l'Afrique subsaharienne. Les accords prévoient :

- la liberté de navigation et de commerce sur le Congo et le Niger,

- la notification aux autres puissances de la prise de possession (après traités avec les indigènes) de nouvelles côtes, donnant droit à la conquête ultérieure de l'hinterland,

- l'occupation de cet hinterland jusqu'à la rencontre avec les représentants d'une autre puissance, le point de jonction déterminant la fixation d'une frontière entre les deux zones d'influence,

- la nécessité, à chaque annexion de territoire de passer des traités de protectorat en bonne et due forme avec les chefs indigènes, rédigés en termes juridiques incontestables, acceptables par les autres puissances,

- l'éradication de l'esclavage de traite, ce qui fait dire à Gilbert Comte que « la mise en tutelle de l'Afrique - la colonisation - commença par un discours sur la liberté »,

- la création d'une Association Internationale Africaine (AIA) pour faire respecter ces règles.

Cette conférence donna un coup de fouet à l'esprit de concurrence et de compétition entre les puissances concernées, ce que les Anglais appelleront le « *steeple chase* », consistant à aller plus vite que les autres et conquérir le maximum de territoires, si possible les plus riches. Dans la représentation française, figurait le M2 Noël Ballay, héros des expéditions de Savorgnan de Brazza, en Afrique centrale, et, plus tard, gouverneur général de l'AOF.

C'est animé de cet esprit de conquête et sur une canonnière enfin modernisée que le lieutenant de vaisseau Davoust et le capitaine Delanneau, négociateur, quittent Koulikoro le 6 septembre 1885. Des traités sont signés, ou rectifiés, avec les chefs des cités du fleuve, sauf évidemment - mission encore trop dangereuse - avec les toucouleurs de Sansanding ou de Ségou. Arrivé au marigot de Djenné, et devant la baisse des eaux, Davoust, sagement, fait demi-tour. La grande conquête, celle de Tombouctou, attendra.

À suivre...



Entre Haut-Sénégal et Haut-Niger.